

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficience visuelle et le studio
typographies.fr

PATRONYME

De la même autrice chez Voir de Près,
éditions en grands caractères :

Le Consentement

VANESSA SPRINGORA

PATRONYME



VOIR DE PRÈS

© 2025, Éditions Grasset & Fasquelle.
© 2025, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-774-0

VOIR DE PRÈS
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.voir-de-pres.fr

À tous nos fantômes

« Je suis un chien qui fait semblant
d'avoir un pedigree. »

Patrick MODIANO, *Un pedigree*

PROLOGUE

Au nom du père

Il m'est plus facile de te le dire, maintenant que tu es mort : tu as toujours été pour moi un personnage intrigant. Toute ta vie, tu as tenté d'être quelqu'un, tu t'es inventé de multiples personnalités, une aura et une légende aussi fictives que l'était l'histoire de notre nom de famille. Tu es mort seul sur ton vieux canapé élimé, et tu ne m'as laissé qu'un mystère, ce champ de ruines qu'a été ta vie.

Mais je suis comme les chiens, j'aime déterrer les vieux os. L'envie irrépressible de comprendre ce qui t'avait mené là est née après la découverte de ton cadavre. Tout a commencé au moment où s'achevait un cycle, une vie, la tienne, alors que la mienne prenait un tour inattendu. Je venais d'écrire un livre dont tu étais indirectement le sujet, et en dépit de ma timidité naturelle, de mes

tentatives inconscientes pour saborder ma vie professionnelle comme tu l'avais fait avant moi, je m'étais « fait un nom » de façon bien involontaire. Ce nom, c'était le tien, bien sûr, un nom dont je ne savais à peu près rien, sinon les fables successives que tu as pu m'en dire au fil d'une relation sporadique.

Écrire quelques mots sur toi, pour tes obsèques, s'est révélé une torture. Personne n'avait souhaité prendre la parole. Nous n'étions pas nombreux, il est vrai. Sept personnes, en tout. À l'image du désert qu'était devenue ton existence. Et encore, deux de mes amis avaient tenu à être présents. L'un d'eux t'avait croisé une fois, il y a vingt ans, l'autre ne t'avait jamais rencontré. Ton frère et sa femme étaient venus à Paris, ma mère s'était forcée à être présente, elle aussi, par solidarité avec moi. Ta dernière épouse n'avait pas trouvé la force de se joindre à nous. Les rares amis qu'il te restait et qu'elle avait contactés non plus. J'étais tiraillée entre le refus buté de prononcer le moindre mot et

une sorte d'obligation morale de ne pas te laisser partir dans un silence aussi embarrassant. Je n'ai réussi à produire qu'une oraison funèbre dérisoire. Un poème ridicule et bancal de petite fille que tu avais rendue deux fois orpheline. Je n'ai pas réussi à le lire moi-même. La maîtresse de cérémonie s'en est chargée. Elle n'a respecté ni les liaisons, ni les silences entre chaque vers. Un vrai massacre. Le poème se terminait ainsi :

*Tu vivais dans un autre monde,
Un monde imaginaire
Héroïque et dépeuplé.*

*De ta grande solitude,
Jamais nous n'aurons percé le mystère.*

*Par ces mots, nous te disons adieu
Et garderons chacun
Au fond de nos mémoires
Le souvenir brûlant
De ton énigme.*

Ensuite, nous sommes allés enterrer tes cendres dans le cimetière où étaient inhumés tes parents. Il restait de la place dans la sépulture de ma grand-mère, son cercueil étant plus petit que celui de mon grand-père, enterré au même endroit. Sur le moment, ça m'a paru naturel de te laisser reposer avec eux. J'y ai trouvé une forme de consolation.

Ton frère, mon oncle Dominique, qui derrière son air pensif a beaucoup d'humour, a eu une remarque sarcastique qui m'a fait sourire, même si c'était un reproche à peine dissimulé :

— Dire qu'il a déjà squatté notre mère pendant quatorze ans, et maintenant qu'il est mort, il trouve encore le moyen de squatter sa tombe !

Il avait raison, j'aurais mieux fait de disperser tes cendres, d'ailleurs je ne suis jamais retournée dans ce cimetière. Je me demande bien quel sens ça pouvait avoir pour moi. Quelque chose me disait sans doute que ton destin était lié de façon indéfectible à celui de tes parents.

I.

Nom de famille

« Les objets vivent plus long-
temps que les gens. »

Philippe KATERINE,
« Les objets », *Le Film*

HAPAX

Il paraît que les noms de famille sont apparus récemment, à l'échelle de l'histoire de l'humanité. En Occident, on fait remonter la généralisation de leur usage au **XII^e SIÈCLE**, pour faciliter le recensement et la collecte des impôts. Avant cela, on vivait très bien sans. Les Gaulois ne portaient qu'un prénom. Pierre, Paul, Jacques étaient en théorie les égaux de tous et le roi de France lui-même n'avait pas non plus de patronyme. En les colonisant, les Romains avaient déjà tenté de leur imposer le *gentilice* (nom de famille) et le *cognomen* (surnom), mais comme on le sait, les Gaulois sont réfractaires : il faudra attendre la Révolution française pour que l'inscription du nom de famille à l'état civil devienne obligatoire. Entre-temps, certains privilégiés, accumulant domaines et servage,

s'étaient arrogé des noms à rallonge et à particule.

Au départ, pour se forger un nom de famille, on n'est pas allé chercher bien loin : le plus souvent, on a emprunté le prénom de son père, le nom de son métier, ou de la ville où l'on était né. En l'absence de ces informations, on pouvait toujours se rabattre sur une de ses caractéristiques physiques, ou morales. Puis ces noms sont devenus héréditaires, transmis de génération en génération. Apprendre son nom de famille, cette étiquette qu'il va porter jusqu'à sa mort, est pour l'enfant le premier rapport à la violence du langage, la confrontation avec un impérable principe de réalité : non, tu ne peux pas t'auto-nommer, t'auto-baptiser, tout comme tu ne peux t'auto-engendrer. Ton nom de famille est celui de ta lignée, c'est l'héritage de tes aïeux. Tu es l'enfant de ton père et, selon ton genre, tu transmettras son nom ou adopteras celui d'un autre. Mais c'est aussi, en contrepartie, le motif d'une fierté, l'inscription au sein d'une généalogie, d'une